




jean baudrillard

LA PENSÉE
RADICALE

BF
441
.B342
2005

sens & tonka



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

La pensée radicale

Jean Baudrillard
" La pensée radicale "



sens&tonka

BF 441 . B342 2005

Première édition, Paris, Sens&Tonka, 2001

Rédition 2002, 2003, 2005

© 2001-2005, Sens&Tonka, éditeurs

Le roman est une œuvre d'art non pas tellement par ses ressemblances inévitables avec la vie que par les différences incommensurables qui le séparent d'elle.

STEVENSON

Ainsi la pensée ne vaut pas tellement par ses convergences inévitables avec la vérité que par les divergences incommensurables qui l'en séparent.

Il n'est pas vrai que pour vivre, il faille croire à sa propre existence. Il

n'y a pas de nécessité à cela. Notre conscience n'est d'ailleurs jamais l'écho de notre propre réalité, d'une existence en « temps réel », mais l'écho en temps différé, l'écran de dispersion du sujet et de son identité – il n'y a que dans le sommeil, l'inconscience et la mort que nous sommes identiques à nous-mêmes. Cette conscience, qui est tout autre chose que la croyance, résulte bien plus spontanément d'un défi à la réalité, du parti pris de l'illusion objective plutôt que de la réalité objective. Ce défi est plus vital pour notre survie et celle de l'espèce que la croyance à la réalité et à l'existence, qui relève des consolations spirituelles à l'usage d'un autre monde. Ce monde, lui, est tel qu'il est, et n'en est pas plus réel pour autant. « L'instinct le plus puissant de l'homme, c'est d'entrer en conflit avec la vérité, donc avec le réel. »

La croyance à la réalité fait partie des formes élémentaires de la vie religieuse. C'est une faiblesse de l'entendement, une faiblesse du sens commun, en même temps que le dernier retranchement des zélateurs de la morale, des apôtres de la légalité du réel et du rationnel, selon lesquels le principe de réalité ne saurait être mis en cause. Heureusement personne, pas même ceux qui le professent, ne vit selon ce principe, et pour cause. Personne ne croit foncièrement au réel, ni à l'évidence de sa vie réelle. Ce serait trop triste.

Mais enfin, disent ces bons apôtres, vous n'allez quand même pas discréditer la réalité aux yeux de ceux qui ont déjà bien du mal à vivre, et qui ont bien droit au réel et au rationnel comme vous et moi. Même objection

sournoise pour le Tiers Monde: vous n'allez quand même pas discréditer l'abondance aux yeux de ceux qui crèvent de faim. Ou bien : vous n'allez pas discréditer la lutte de classes aux yeux des peuples qui n'ont même pas eu droit à leur révolution bourgeoise. Ou bien : vous n'allez quand même pas discréditer la revendication féministe et égalitaire aux yeux de toutes celles qui n'ont même pas entendu parler des droits de la femme... Si vous n'aimez pas la réalité n'en dégoûtez pas les autres! C'est une question de morale démocratique : il ne faut pas désespérer Billancourt. Il ne faut jamais désespérer personne.

Il y a un profond mépris derrière ces intentions charitables. D'abord dans le fait d'instituer la réalité comme sorte d'assurance-vie ou de concession perpétuelle, comme le dernier des droits

de l'homme ou le premier des biens de consommation courante. Mais surtout en créditant les gens de ne mettre leur espoir que dans la réalité et dans les preuves visibles de leur existence, en leur imputant ce réalisme saint sulpicien, on les prend pour des naïfs et des débiles. Ce mépris, il faut dire à leur décharge que les thuriféraires du réalisme l'exercent d'abord sur eux-mêmes, réduisant leur propre vie à une accumulation de faits et de preuves, de causes et d'effets. Ressentiment bien ordonné commence toujours par soi-même.

Dites : je suis réel, ceci est réel, le monde est réel – personne ne rit. Dites : ceci est un simulacre, vous n'êtes qu'un simulacre, cette guerre est un simulacre – tout le monde s'esclaffe. D'un rire jaune ou condescendant, ou convulsif, comme devant une plaisante-

rie puérile ou une proposition obscène. Tout ce qui touche au simulacre est tabou ou obscène, comme ce qui concerne le sexe ou la mort. Pourtant ce sont bien plutôt la réalité et l'évidence qui sont obscènes. C'est la vérité qui devrait faire rire. On peut rêver d'une culture où tout le monde rit spontanément lorsque quelqu'un dit : ceci est vrai, ceci est réel.

Tout ceci définit le rapport insoluble de la pensée et du réel. Une certaine forme de pensée est solidaire du réel. Elle part de l'hypothèse qu'il y a une référence réelle à l'idée et une idéalisation possible de la réalité. Perspective réconfortante, qui est celle du sens et du déchiffrement. Polarité qui est celle des solutions dialectiques et philosophiques sur mesures. L'autre pensée au contraire est excentrique au réel, elle

est en excentration du monde réel – donc étrangère à la dialectique, qui joue sur les pôles adverses, étrangère même à la pensée critique, qui se réfère toujours à un idéal du réel. À la limite, elle n'est même pas une dénégation du concept de réalité. Elle est illusion, c'est-à-dire un jeu avec la réalité, comme la séduction est un jeu avec le désir (elle le met en jeu), comme la métaphore est un jeu avec la vérité. Cette pensée radicale n'est issue ni d'un doute philosophique ni d'un transfert utopique (qui suppose toujours une transformation idéale du réel) ni d'une transcendance idéale. Elle est la mise en jeu de ce monde-ci, elle est l'illusion matérielle, immanente à ce monde dit «réel» – c'est une pensée non critique, une pensée non dialectique. Du coup elle semble venir d'ailleurs. De toute façon, il y a incompatibilité de la pensée et du réel. Il n'y a de l'une à

l'autre aucune sorte de transition nécessaire ou naturelle. Ni alternance ni alternative : seule l'altérité les maintient sous tension. Seules, cette fracture, cette distance, cette étrangeté assurent à la pensée sa singularité, d'être un événement singulier, tout comme la singularité du monde d'ailleurs, par où il fait événement.

Il n'en a sans doute pas toujours été ainsi. On peut rêver d'une conjonction heureuse de l'idée et de la réalité, à l'ombre des Lumières et de la modernité, dans les temps héroïques de la pensée critique. Mais celle-ci, qui s'exerçait contre une certaine illusion, superstitieuse ou religieuse ou idéologique, est terminée en substance, et si même elle avait survécu à sa sécularisation catastrophique dans toutes les politiques du ^{xx}e siècle, cette relation idéale, et comme

nécessaire, entre le concept et la réalité, entre le signe et le référent, serait aujourd'hui détruite de toute façon. Elle s'est défaite sous la pression d'une simulation gigantesque, technique et mentale, d'une précession des modèles au profit d'une autonomie du virtuel, désormais libéré du réel et d'une autonomie simultanée du réel, que nous voyons aujourd'hui fonctionner pour lui-même – *motu proprio* – dans une perspective délirante, c'est-à-dire auto référentielle à l'infini. Expulsé en quelque sorte de son propre cadre, de son propre principe, extranéé, le réel est devenu lui-même un phénomène extrême. C'est-à-dire qu'on ne peut plus le penser comme réel, mais comme exorbité, comme vu d'un autre monde – comme illusion.

Songons à l'expérience stupéfiante que serait la découverte d'un

autre monde réel que le nôtre. Le nôtre, nous l'avons découvert un jour. L'objectivité du monde, nous l'avons découverte, comme l'Amérique, à peu près à la même époque : Or ce qu'on a découvert, on ne peut plus jamais l'inventer. C'est ainsi que nous avons découvert la réalité, qui reste à inventer (version alternative : c'est ainsi que nous avons inventé la réalité, qui reste à découvrir). Pourquoi n'y aurait-il pas autant de mondes réels que de mondes imaginaires? Pourquoi n'y aurait-il qu'un seul monde réel? Pourquoi une telle exception? À vrai dire, le monde réel, entre tous les autres possibles, est inimaginable. Impensable sinon comme superstition dangereuse. Nous devons nous en détacher comme la pensée critique s'est détachée jadis (au nom du réel!) de la superstition religieuse. Penseurs, encore un effort!

De toute façon, les deux ordres de pensée sont inconciliables. Ils suivent chacun leur cours sans se confondre, au mieux ils glissent l'un sur l'autre comme des plaques tectoniques, de temps en temps leur collision ou leur subduction créent des lignes de faille où la réalité s'engouffre. La fatalité est toujours au croisement de ces deux lignes de force. De même la pensée radicale est au croisement violent du sens et du non-sens, de la vérité et de la non-vérité, de la continuité du monde et de la continuité du rien.

Contrairement au discours du réel et du rationnel, qui parie sur le fait qu'il y ait quelque chose (du sens) plutôt que rien, et donc se veut fondé en dernière instance sur la caution d'un monde objectif et déchiffrable, la pensée radi-

cale, elle, parie sur l'illusion du monde, elle se veut illusion restituant la non-véracité des faits, la non-signification du monde, faisant l'hypothèse inverse qu'il n'y a peut-être rien plutôt que quelque chose, et traquant ce rien qui court sous l'apparente continuité du sens.

La prédiction radicale est toujours celle de la non-réalité des faits, de l'illusion de l'état de fait. Elle ne commence qu'avec le pressentiment de cette illusion, et ne se confond jamais avec l'état objectif des choses. Toute confusion de ce genre est du même ordre que celle du messenger avec son message, qui porte aujourd'hui encore à supprimer le messenger porteur de mauvaises nouvelles (par exemple celle de la nullité de nos valeurs, de l'incertitude du réel, du non-lieu de certains événements). Toute confusion de la pensée (de l'écriture, du

langage) avec l'ordre du réel – cette soi-disant «fidélité du réel» d'une pensée qui l'a elle-même fait surgir de toutes pièces – est hallucinatoire. Elle relève en outre d'un contresens total sur le langage, sur le fait que le langage est illusion dans son mouvement même, qu'il est porteur de cette continuité du vide, de cette continuité du rien au cœur même de ce qu'il dit, qu'il est, dans sa matérialité même, déconstruction de ce qu'il signifie. Comme la photo (l'image) connote l'effacement, la mort de ce qu'elle représente, ce qui lui donne son intensité, ainsi ce qui fait l'intensité de l'écriture, que ce soit celle de la fiction ou de la fiction théorique, c'est le vide, c'est le néant en filigrane, c'est l'illusion du sens, c'est la dimension ironique du langage, corrélative de la dimension ironique des faits eux-mêmes, qui ne sont jamais que ce qu'ils sont – dans tous les

sens : ils ne sont rien de plus que ce qu'ils sont, et ils ne sont jamais seulement ce qu'ils sont – amphibologie parfaite. L'ironie des faits, dans leur misérable réalité, c'est justement qu'ils ne sont que ce qu'ils sont, c'est du moins ce qu'on veut leur faire dire : «le réel, c'est le réel», mais que, par ce fait même (c'est le cas de le dire) ils sont forcément au-delà, car l'existence de fait est impossible : rien n'est d'une évidence totale sans devenir énigmatique. La réalité, en général, est trop évidente pour être vraie.

C'est cette transfiguration ironique par le langage qui constitue l'événement du langage. Et c'est à restituer cette illusion fondamentale du monde et du langage que doit s'employer la pensée, sauf à le prendre stupidement dans sa littéralité – messenger confondu avec le message, et donc sacrifié d'avance.

Les deux modes de pensée ont donc un objectif radicalement opposé : l'une vise à faire surgir une réalité objective de ce monde, mais elle se veut différente en tant que pensée, l'autre vise à en restituer l'illusion, dont elle se veut partie prenante. L'une vise à une sorte de gravitation générale, à un effet concentrique de sens. L'autre vise à une antigravitation, à une excentration de la réalité, à une attraction générale du vide vers la périphérie (Jarry).

L'exigence de la pensée est double et contradictoire. Elle n'est pas d'analyser le monde pour en extraire une vérité improbable. Elle n'est pas de s'adapter dialectiquement aux faits, et d'en abstraire quelque construction logique. Elle est plus subtile que cela, plus perverse. Elle est de mettre en place

une forme, une matrice d'illusion et de désillusion, un attracteur étrange, que la réalité séduite vienne spontanément alimenter, et qui donc se vérifie d'elle-même implacablement (il faut seulement de temps en temps faire bouger un peu l'objectif). Car la réalité ne demande qu'à se soumettre aux hypothèses, elle les vérifie toutes, c'est là d'ailleurs sa ruse et sa vengeance. L'idéal théorique serait de mettre en place des propositions telles qu'elles puissent être, qu'elles se doivent d'être démenties par la réalité, telles que la réalité n'ait d'autre issue, en désespoir de cause, que de s'y opposer violemment, et par là de se démasquer. Car la réalité est une illusion, et toute pensée doit chercher d'abord à la démasquer. Pour cela, elle-même doit s'avancer masquée et se constituer comme leurre, sans égard à sa propre vérité. Elle doit mettre son orgueil à ne pas être un ins-

trument d'analyse, un instrument critique, car c'est le monde qui doit s'analyser lui-même. C'est le monde lui-même qui doit se révéler non comme vérité, mais comme illusion.

Il faut prendre au piège la réalité, il faut aller plus vite qu'elle. L'idée elle aussi doit aller plus vite que son ombre. Mais si elle va trop vite, elle perd même son ombre. N'avoir plus l'ombre d'une idée... Les mots vont plus vite que le sens, mais s'ils vont trop vite, c'est la folie : l'ellipse du sens peut faire perdre même le goût du signe. Contre quoi échanger cette part d'ombre et de travail, cette part d'économie intellectuelle et de patience – contre quoi la vendre au diable ? C'est bien difficile de le dire. En fait, nous sommes les orphelins d'une réalité venue trop tard, et qui n'est elle-même, comme la vérité, qu'un constat à retardement.

Le fin du fin, c'est qu'une idée disparaisse en tant qu'idée pour devenir chose parmi les choses. C'est là qu'elle trouve son achèvement. Étant devenue consubstantielle au monde qui l'entoure, elle n'a plus lieu d'apparaître ni d'être défendue en tant que telle. Évanescence de l'idée par dissémination silencieuse, évidemment antinomique de toute célébration intellectuelle. Une idée n'est jamais destinée à éclater, mais au contraire à s'éteindre dans le monde, dans sa transposition au monde, et dans la transposition du monde en elle. Un livre ne s'arrête qu'à la disparition de son objet. Sa substance ne doit pas laisser de traces. C'est l'équivalent d'un crime parfait. Quel que soit son objet, l'écriture doit en laisser rayonner l'illusion et en faire une énigme insaisissable – irrecevable donc pour les spécialistes

et les realpoliticiens du concept. L'objectif de l'écriture, c'est d'altérer son objet, de le séduire, de le faire disparaître à ses propres yeux. Elle vise à une résolution totale, résolution poétique selon Saussure, celle de la dispersion rigoureuse du nom de Dieu.

Si la pensée énonce quelque chose comme vrai, c'est qu'elle le défie de se vérifier. L'ennui avec la réalité, c'est qu'elle va au-devant des hypothèses qui la nient. Elle capitule à la moindre sommation, elle se plie à n'importe quelle violence conceptuelle, son signe distinctif, c'est la servitude volontaire. La réalité est une chienne. Contrairement à ce qu'il en est dit (le réel est ce qui résiste, ce sur quoi viennent buter toutes les hypothèses), la réalité n'est pas très solide, ou de moins en moins, et semble plutôt disposée à se

replier en désordre. Des pans entiers de réalité s'écroulent – comme dans l'effondrement de la *Baliverna* de Buzzatti, où la moindre faille entraîne une réaction en chaîne – on en trouve partout des vestiges décomposés comme dans *La Carte et le Territoire* de Borgès. Non seulement elle n'offre plus de résistance à ceux qui la dénoncent, mais elle se dérobe à ceux-là mêmes qui prennent parti pour elle. C'est peut-être une façon de se venger de ceux qui prétendent y croire pour mieux la transformer : en renvoyant ses zélateurs à leur propre désir. Finalement, c'est peut-être plutôt une sphinge qu'une chienne.

Plus subtilement, elle se venge aussi de ceux qui la contestent, en leur donnant paradoxalement raison. Lorsque quelque idée un peu aventureuse, quelque hypothèse critique ou cynique s'avère être juste, c'est un tour pendable, vous

êtes joué et désarmé devant la lamentable confirmation de vos dires par une réalité sans scrupule.

Ainsi vous pouvez avancer l'idée de simulacre, et secrètement pourtant ne pas y croire, en espérant que le réel se venge – la théorie n'est pas forcément convaincue d'elle-même. Hélas, seuls les fanatiques de la réalité réagissent négativement, la réalité, elle, ne semble pas vouloir la démentir, bien au contraire : tous les simulacres s'y donnent libre cours. La réalité aujourd'hui n'est rien d'autre que l'apocalypse de la simulation. Si bien que les tenants de la réalité (qu'ils défendent comme une valeur morale ou une vertu) jouent en quelque sorte le rôle de ceux qu'on appelait jadis les fanatiques de l'Apocalypse.

L'idée du simulacre était une arme conceptuelle contre la réalité, mais elle a été dérobée. Non qu'elle ait

été pillée, vulgarisée et soit devenue un lieu commun (ce qui est vrai, mais ne prête pas à conséquence), mais parce qu'elle a été subtilisée par la réalité même, qui l'a absorbée et se pare désormais de toute la rhétorique de la simulation. Le simulacre est devenu réalité – un comble. La réalité, en ayant dérobé l'idée (je ne parle pas de ceux qui l'ont complètement vulgarisée), se pare désormais de toute la rhétorique de la simulation. C'est aujourd'hui le simulacre qui assure la continuité du réel, c'est lui qui cache désormais non pas la vérité, mais le fait qu'il n'y en ait pas, c'est-à-dire la continuité du Rien.

C'est là le paradoxe de toute pensée qui s'inscrit en faux contre la réalité – c'est quand celle-ci vous dérobe le concept en le réalisant. Et se dérobe du même coup à toute critique. Les évé-

nements, privés de sens en eux-mêmes, vous volent le sens. Ils s'adaptent aux hypothèses les plus fantasques comme les espèces naturelles et les virus aux environnements les plus hostiles. Ils ont une capacité mimétique extraordinaire. Là aussi il y a eu renversement : ce ne sont plus les théories qui s'adaptent aux événements, mais les événements qui s'adaptent aux théories. De toute façon, ils nous mystifient, car une théorie qui se vérifie n'est plus une théorie. Une hypothèse qui se réalise n'est plus une hypothèse. Terrifiant de voir se vérifier à ce point une hypothèse. Terrifiant de voir tout d'un coup une idée coïncider avec la réalité. C'est l'agonie du concept. L'épiphanie du réel est le crépuscule de son concept.

Nous avons perdu cette avance des idées sur le monde, cette distance

qui fait qu'une idée reste une idée. La pensée doit être anticipatrice, exceptionnelle et à la marge – l'ombre projetée des événements futurs. Or nous sommes aujourd'hui à la traîne des événements. Ils peuvent donner parfois l'impression de régresser, de ne pas être ce qu'ils devraient être. En fait, ils nous ont dépassés depuis longtemps. Le désordre simulé des choses est allé plus vite que nous. L'effet de réalité s'est effacé devant l'accélération – anamorphose de la vitesse. Que devient l'hétérogénéité de la pensée dans un monde lui-même converti aux hypothèses les plus folles et au délire préfabriqué? Même leur interprétation devient problématique. Car dans leur déroulement accéléré, les événements ont en quelque sorte avalé leur interprétation, les choses ont ravalé leur sens. Du coup, ils sont comme des corps noirs, ils ne peuvent

plus être réfléchis. Eux sont ce qu'ils sont, jamais en retard sur eux-mêmes, toujours au-delà de leur sens. Ce qui est en retard, c'est l'interprétation, qui n'est plus que la figure rétrospective de l'événement imprévisible.

Que faire alors? Quand tout se conforme soudain au modèle ironique, critique, alternatif, catastrophique, que vous en avez donné (se conforme même au-delà des espérances, car quelque part vous n'y croyez même pas à ce point-là, sinon vous n'auriez jamais pu l'inventer), eh bien! c'est le paradis, on est au-delà du jugement dernier, dans l'immortalité – le tout est de survivre. Car là prend fin l'ironie, le défi, l'anticipation, le maléfice, aussi inexorablement que l'espérance aux portes de l'enfer. En fait, c'est là que commence l'enfer, celui de la réalisation inconditionnelle de toutes les idées, l'en-

fer du réel. On comprend (Adorno) que les concepts préfèrent se suicider ou se saborder plutôt que d'en arriver là.

Autre chose nous a été volé : l'indifférence. La puissance de l'indifférence, qui est la qualité de l'esprit, par opposition au jeu des différences, qui est la caractéristique du monde. Or celle-ci nous a été volée par un monde devenu indifférent, tout comme l'extravagance de la pensée nous a été volée par un monde extravagant. Quand les choses, les événements renvoient les uns aux autres et à leur concept indifférencié, alors l'équivalence du monde rencontre et annule l'indifférence de la pensée – et c'est l'ennui. Même plus d'altercation, même plus d'enjeu. C'est le partage des eaux mortes.

Qu'elle était belle, l'indifférence, dans un monde qui ne l'était pas,

dans un monde différent, convulsif et contradictoire, avec des enjeux et des passions ! Du coup, l'indifférence de l'esprit devenait-elle même un enjeu et une passion, diamétralement opposée. Elle pouvait anticiper sur le devenir indifférent du monde et faire événement de cette indifférence. Aujourd'hui il est difficile d'être plus apathique, plus indifférent à leur propre sens que les faits eux-mêmes. Notre monde opérationnel est un monde apathique, indifférent à lui-même, dépassionné et d'un ennui mortel. Or, il ne sert à rien d'être dépassionné dans un monde sans passion. Être désinvolte dans un monde désinvesti n'a pas de sens. C'est ainsi qu'on se retrouve orphelin.

Il n'est pas question de défendre la pensée radicale. Toute idée qu'on défend est présumée coupable, et toute

idée qui ne se défend pas toute seule mérite de disparaître. Par contre il faut se battre contre toute inculpation d'irréalité, d'irresponsabilité, de nihilisme, de désespoir. La pensée radicale n'est jamais dépressive – contresens total. La critique idéologique et moraliste, obsédée par le sens et le contenu, obsédée par la finalité politique du discours, ne tient jamais compte de l'écriture, de l'acte d'écriture, de la forme poétique, ironique, allusive du langage, du jeu avec le sens. Elle ne voit pas que la résolution du sens est là, dans la forme même, dans la matérialité formelle de l'expression. Le sens, lui, est toujours malheureux, l'analyse est par définition malheureuse, puisqu'elle est née de la désillusion critique. Mais la langue, elle, est heureuse, même si elle désigne un monde sans illusion et sans espoir. Ce serait, même là, la définition d'une pensée radicale : une

intelligence sans espoir, mais une forme heureuse. Les critiques, étant malheureux par nature, choisissent toujours les idées comme terrain de bataille. Ils ne voient pas que, si le discours a toujours tendance à produire du sens, la langue et l'écriture, elles, font toujours illusion – elles sont l'illusion vivante du sens, la résolution du malheur du sens par le bonheur de la langue. Ce qui est bien le seul acte politique, ou transpolitique, que puisse accomplir celui qui écrit.

Des idées, tout le monde en a, et plus qu'il n'en faut. Ce qui compte, c'est la singularité poétique de l'analyse. Cela seul, ce *witz*, cette spiritualité de la langue, peut justifier d'écrire, et non la misérable objectivité critique des idées. Jamais il n'y aura de solution à la contradiction des idées, sinon dans la langue elle-même, dans l'énergie et le bonheur de la langue. Ainsi la solitude,

ou la tristesse, dans les peintures d'Edward Hopper, est transfigurée par la qualité intemporelle de la lumière, une lumière venue d'ailleurs et qui donne à l'ensemble un tout autre sens que figuratif, une intensité qui rend cette solitude irréaliste. « Je ne peins pas la tristesse ou la solitude, dit Hopper, je ne cherche qu'à peindre la lumière sur ce mur. »

De toute façon, il vaut mieux une analyse désespérante dans une langue heureuse qu'une analyse optimiste dans une langue désespérante d'ennui et démoralisante de platitude, comme c'est le plus souvent le cas. L'ennui formel que secrète cette pensée idéaliste des valeurs, ou cette pensée volontariste de la culture, est le signe secret de son désespoir non par rapport au monde, mais par rapport à son propre discours. C'est là qu'est la véritable pen-

sée dépressive, chez ceux qui ne parlent que de dépassement et de transformation du monde, alors qu'ils sont incapables de transfigurer leur propre langue.

La pensée radicale n'est en rien différente de l'usage radical du langage. Elle est donc étrangère à toute résolution du monde dans le sens d'une réalité objective et de son déchiffrement. Elle ne déchiffre pas. Elle anathématise et anagrammatise les concepts et les idées, comme le langage poétique le fait pour les mots, et par son enchaînement réversible, elle rend compte, en même temps que du sens, de l'illusion fondamentale du sens. Le langage rend compte de l'illusion même du langage comme stratagème définitif et, à travers lui, de l'illusion du monde comme piège infini, comme séduction de l'esprit, comme

subtilisation de toutes les facultés mentales. Tout en étant vecteur de sens, il est en même temps supraconducteur de l'illusion et du non-sens. Le langage n'est que le complice involontaire de la signification – par sa forme même, il en appelle à l'imagination spirituelle et matérielle des sons et du rythme, à la dispersion du sens dans l'événement de la langue, comme celle des fonctions musculaires dans la danse, comme celle de la fonction reproductrice dans les jeux érotiques.

Cette passion de l'artifice, cette passion de l'illusion, c'est la joie séductrice de défaire cette trop belle constellation du sens. Et de laisser disparaître l'imposture du monde, qui est sa fonction énigmatique, la mystification du monde, qui est son secret. Tout en laissant éventuellement disparaître sa propre imposture – imposteur, et non

compositeur de sens. Cette passion l'emporte dans l'usage libre et spirituel du langage, dans le jeu spirituel de l'écriture, elle ne disparaît que dans un usage du langage à finalité restreinte, le plus commun, celui de la communication. De toute façon, s'il veut parler d'illusion, le langage doit se faire lui-même illusion. S'il veut parler de séduction, il doit se faire séduction. Quant à parler du réel, il ne saurait le faire à proprement parler, car le langage n'est jamais réel. Lors même qu'il semble désigner les choses, il le fait selon des voies irréelles, elliptiques, ironiques. L'objectivité même, la vérité y est métaphorique, n'en déplaît aux apodictiques et aux apodidactiques. C'est en cela qu'il est porteur, même inconsciemment, d'une pensée radicale, en ce qu'il part toujours de lui-même comme trait d'esprit par rapport au monde, comme ellipse et source de plai-

sir. Même la confusion des langues dans la Tour de Babel, puissant mécanisme d'illusion pour la race humaine, source de non-communication et fin du langage universel, se sera révélée finalement, non comme un châtement, mais comme un don de Dieu.

Chiffrer, non déchiffrer. Travailler l'illusion. Faire illusion, pour faire événement. Rendre énigmatique ce qui est clair, incompréhensible ce qui n'est que trop compréhensible, illisible l'événement même.

Travailler tous les événements pour les rendre incompréhensibles. Accentuer la fausse transparence du monde pour y semer une confusion terroriste, les germes ou les virus d'une illusion radicale, c'est-à-dire d'une désillusion radicale du réel. Pensée virale, délétère, corruptrice du sens, complice d'une

perception érotique du trouble de la réalité.

Effacer en soi toute trace du complot intellectuel. Subtiliser le dossier réalité pour en effacer les conclusions. Mais en fait c'est la réalité elle-même qui fomenté sa propre contradiction, sa propre dénégation, sa propre perte à travers notre peu de réalité. D'où le sentiment intérieur que toute cette affaire – le monde, la pensée, le langage – est venue d'ailleurs et pourrait disparaître comme par enchantement. Car le monde ne cherche pas à exister plus, ni à persévérer dans l'existence. Il cherche au contraire le moyen le plus spirituel d'échapper à la réalité. Il cherche, à travers la pensée, ce qui peut le mener à sa perte.

La règle absolue, celle de l'échange symbolique, est de rendre ce

qui vous a été donné. Jamais moins, toujours plus. La règle absolue de la pensée, c'est de rendre le monde tel qu'il nous a été donné – inintelligible – et si possible un peu plus inintelligible. Un peu plus énigmatique.

Du même auteur chez le même éditeur

À propos d'Utopie
[entretien avec Jean-Louis Violeau]
Paris, 2005

Oublier Artaud
[dialogue avec Sylvère Lotringer]
Paris, 2005

Au Royaume des aveugles
[reprenant *De la conjuration des imbéciles*, 1998]
Paris, 2002

Télémorphose
Paris, 2001, 2005

Pataphysique
Paris, 2002, 2005

Le Ludique et le policier
et autres textes inédits parus dans
Utopie [1967-1978]
Paris, 2001

À l'ombre du millénaire ou le suspens de l'an 2000
Paris, 1998, 2005

Le Complot de l'art,
Illusion, Désillusion esthétiques,
& Entrevues à propos du « Complot de l'art »
Paris, 1997, 2002, 2005

À l'ombre des majorités silencieuses ou la fin du social
Paris, 1997, 2005

Sens&Tonka. éditeurs
99, rue du Faubourg-du-Temple
75010 Paris (France)
www.senstonkaediteurs.com
sens.tonka@wanadoo.fr

ISBN 2-84334-015-X

Numéro d'impression : 501154
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2005

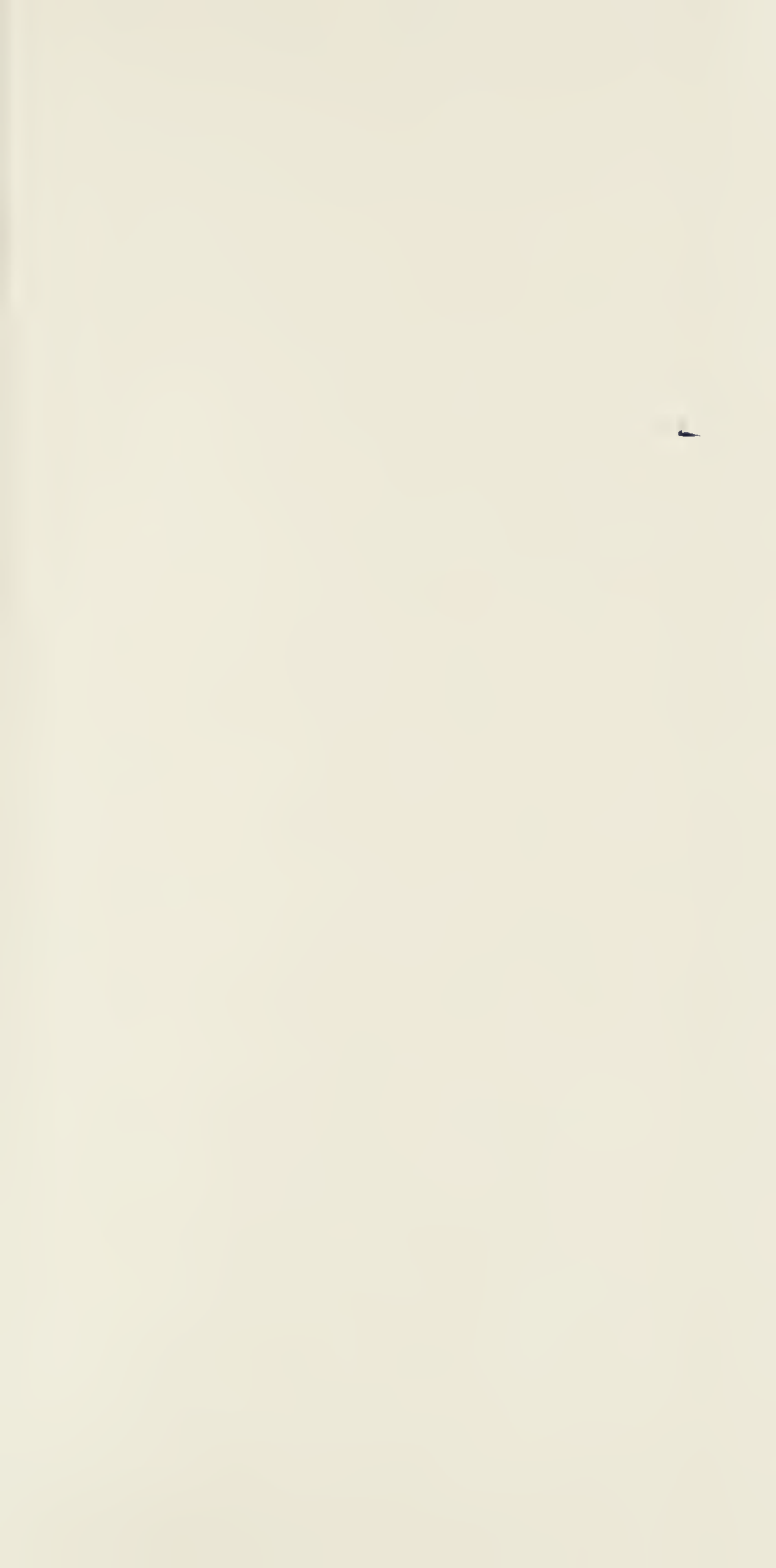
Jeanne-Marie Sens, Hubert Tonka
(éditeurs)
Emmanuel Caroux, Dominique Charpentier
(assistants)

Cet ouvrage a été composé
en *fenice light* (romain et italique)
&
en fette block (regular et heavy)

Création *Typo-graphique*
de Jeanne-Marie Sens & Hubert Tonka

Il a été achevé d'imprimer
en janvier 2005
sur les presses de
la *Nouvelle Imprimerie Laballery*
à Clamecy (France)
sur bouffant vergé
des *Papeteries de la Gorge*
à Domène (France)
La couverture a été imprimée par
L'Atelier des couleurs
à Nantes (France)
sur tintoretto
des papeteries *Fedrigoni (Italie)*
Façonné par la *NIL*

968370



TRENT UNIVERSITY



0 1164 0523129 5

photographie de Jean Baudrillard

9 780204 340122

ISBN 2-84534-015-X

HARMONIA MUNDI 5,50 €

Titel: La pensée radicale
Autor: Baudrillard, Jean
Art.: 460027 ISBN: 2-84534-015-
Acquisitions Department, Pete
KdNr.: 676610 Auf.Nr.: 142255
Lief.: 86567,
025200 20.12.2005 8,00
A05-2505/2005
APT Versand: POST

